

## Le voyage

A cette époque, j'avais l'intention de voyager. Timidement d'abord : je voulais partir, quelques jours, à Prague... errer dans d'autres villes que Paris.

Tout récemment, des touristes tchèques avaient été assassinés dans un parc, à Paris.

Le risque fictif, symbolique, que je voyais, dans le fait de partir à Prague de la manière dont les touristes tchèques, eux-mêmes, se rendent à Paris, n'expliquait pas exclusivement peut-être la destination subite que je m'étais fixée.

J'avais gardé sur moi l'enregistrement d'une émission radiophonique consacrée à la musique ancienne tchèque. Voilà comment je pouvais intégrer la Tchéquie toute entière à une fascination ancienne pour la musique.

Le voyage que je projetais alors de faire à Prague n'était pas un simple pèlerinage pourtant. J'y voyais l'avant-garde de mes futurs déplacements.

Il me faudrait aller plus loin, vers l'Est. La Tchéquie, c'était le premier pas.

La Roumanie suivrait. Puis la Russie, et l'Inde, la Chine, le Cambodge, l'Indonésie.

Pour me noyer finalement dans l'océan.

## Dialogue

« Que croyais-tu ? Que je reviendrais ? »

« Pourquoi pas ? C'est ce que tu as toujours fait. »

« Mais à présent, rien n'est plus pareil. »

« Pourquoi ? Tu ne veux pas me dire ce qui a changé. Tu souhaites simplement que ceci ou cela soit différent à ton regard. Mais ce regard oblige lui-même les éléments, il les fait permuter. Même lui, il demeure. »

« Nous avons changé. Et le temps... »

« Le temps ne change pas. Il ne change rien à rien. »

« Si ! »

## Nos aventures

Nous avons décidé de prendre l'avion lundi à neuf heures trente.

Nous avons survolé le désert longtemps. Mais le pilote ignorait tout (quant à la direction à prendre, notamment). Il m'affirma subitement qu'il n'y avait pas de limite à ce désert. Je ne le crus tout bonnement pas, pour la simple raison que nous y étions bien entrés, et que nous avions en conséquence déjà franchi une limite. Alors, je le crus.

Après quelques heures de vol, j'aperçus, à l'aide de puissantes jumelles, des traces de pas au sol. J'en parlai au pilote, qui haussa les épaules. Je lui ordonnai de les suivre pourtant. Bientôt, nous vîmes effectivement l'ombre d'un homme, dont la mort me sembla d'autant plus certaine qu'il avait pu parachever son oeuvre dans le sable, en inscrivant ces termes: « C'est injuste ».

Depuis l'avion, on le voyait, son corps, à demi carbonisé, formait le point du *i* de l'attribut dans le prédicat.

*J'enfle.*

Premières nouvelles du vent vers quatorze heures trente. Cessation des bourrasques. Nouveaux hurlements. Immobilité de l'air. Compréhension mutuelle. Glaciation de la tasse de café dans ma paume.

Ecoulement, bourdonnement de l'eau. Nouvelle sensation de l'herbe. Rayons du soleil restreints à un carré de terre. A dix centimètres devant moi. Disparition de ce carré de terre. Anonymat de la chaleur. Candeur. Désolation. Mesure. L'immobilité permet cela.

(Apparition, disparition du carré de silence.)

Jusqu'ici, sauf l'air et l'eau, on n'entend pas un bruit... et de la musique, loin.

Mais à ce moment, que signala aussi un souffle médiocre du vent et un changement brusque de toute la température et une modification du tempo, inattendue, gênante, dans tel ou tel oratorio -- une passion, certainement -- on entendit très, très distinctement une barre de métal tomber. La chienne s'approcha de la porte d'entrée. Puis une deuxième. Un avion traversa le ciel très lentement. Une branche plia pour se rompre, tôt suivie d'une autre branche, d'ailleurs. Cependant, les oiseaux poursuivaient leur ronde, flottant d'une branche l'autre, s'envolant à nouveau pour prendre position sur un toit, sur un câble électrique, sur un pylône... il semblent qu'ils fomentent -- eux aussi -- quelque chose. Il semble qu'ils cherchent à signifier quelque chose. Peut-être simplement que rien, décidément, n'est innocent.

Ils cherchent à me rassurer. Mais rien ne me rassure. Enfin, un deuxième avion passe. Je l'attendais. Je n'aurais pas voulu qu'il soit l'absent de la symphonie légitime que je coordonne.

Dans le voisinage, il y a des gens que je ne veux pas voir. J'ai peur d'eux. Ils ont l'esprit de famille. Ils me garderont avec eux. Et je serai leur chien. Mais je suis libre. C'est le désespoir, et je l'affronte.

Un théâtre de marionnettes, quelque chose de très simple, de trop simple. Quelque chose que je ne peux pas voir. Des décharges d'électricité, de fatigue. Le temps se rassemble. Il s'assemble pas, ne s'écoule pas puisqu'il connaît des heurts. Puisqu'il n'est que cela. Car aussi il s'est confondu avec ce qu'il anime.

Non : il n'est que cette animation. Je suis la marionnette. Mais parfois, nous inversons les rôles. Nous nous tournons autour des heures durant. Il est lui-même l'heure, mais je la joue aussi. Je parle enfin de donner la mesure. Et je ne parle pas. La solitude ne l'interdit pas, elle n'interdit rien mais elle conseille ; sagesse et je l'écoute. J'écris, je lis. C'est la mesure -- fluctuante.

Et c'est pourquoi je ne veux voir personne. Car mon heure n'est plus ici. J'invente un autre lieu. Je le répudierai et je lui donnerai un nom, le bouclant en un cycle duquel je serai longtemps absent. Je n'apparais qu'en toute fin de drame. Je suis le sabre du suicide final, glorieux et longtemps applaudi.

Quand il n'y a plus rien, plus personne sur scène, même les pupitres ont été déplacés. Je parle de mon voisinage et de notre méchante inimitié. D'un côté, nous avons une famille. De l'autre, un demi-homme seul. Sa solitude amputée et sadique.

Des morceaux de chair qui ne forment qu'une seule moitié de chair. Un voyage, qui ne me soustrait pas -- bien au contraire -- au voisinage, et qui me donne de la sorte la mesure de sa vanité.

Mais le fil de mon discours s'est perdu. Qu'importe ! Il n'est pas très glorieux de parler de son voisinage. Surtout lorsqu'on s'enfuit.

Là-haut, une fenêtre. Le premier étage d'une maison. En l'occurrence, il s'agit de la maison où je vis. La fenêtre est ouverte et cette situation me semble bien compréhensible. Je ne comprends rien, pourtant, je suis un animal.

Ce n'était pas le même lieu. Qu'importe ! Qu'importent les lieux, ils ne sont que les appareils de notre comédie. Et qu'importe le sang ! Il ne doit pas couler. Il ne coulerait pas, si je m'écrasais au sol. Ce n'est pas mon intention. Je veux aujourd'hui faire le chemin inverse. De la table du jardin où je suis installé, je veux plonger à travers la fenêtre du premier étage que je vois, ouverte.

Ouverte pour longtemps.

Je suis comme un roi dans ce jardin. J'attends, on ne sait quoi. Mais je construis et dirige le monde, et personne, ici ou loin, n'en a conscience. L'humiliation aussi se construit.

Je voudrais mettre en garde quiconque lit ces lignes. Je n'ai pas un esprit fantasque, ce n'est pas d'un autre monde que je parle. Je suis en train de mettre en oeuvre celui-ci, et je suscite aussi une importante somme d'incompréhension.

Le choral qui annonce la fin de l'oratorio retentit. Fin glorieuse. Toute fin est glorieuse. La fin est la seule gloire.

S'y réconcilient savoir et connaissance.

Pour peu de temps, car le temps est l'ennemi de l'oeuvre. Donc, son géniteur. Le temps n'admet aucune réconciliation. La fin est donc l'ennemie du temps. Toute fin implique le temps dans sa mise à bas, mise à bas sélective. La fin est donc le géniteur du temps.

Vous savez à qui je ressemble. Avec qui je suis lié. Ce que je fais ici.

Attendre, n'est-ce pas me convaincre d'irresponsabilité ? C'est pourquoi j'attends. Et la seule chose que celui qui attend puisse faire, c'est d'écouter de la musique. Jean Sébastien Bach tiendra le rôle de l'irresponsabilité.

Le jardin est immense. Pas de grande herse, pourtant, pour m'en protéger -- et pas d'allée, pas de gazon mais une verdure sauvage, couronnée d'orties, de pissenlits, de fraisiers rachitiques, stériles. Des arbres aussi, dont l'un est mort. Un arbre qui, en son temps, porta des fruits. A présent, de ses branches, on fait des lames, on fait siffler le vent, on ouvre la terre, on perd le cours d'un ruisseau qui traverse le jardin.

Regarder transpirer la croûte qui s'est formée, solidifiée à toute la plaie.

## Cosmos 27-1

Il y avait un dieu.  
Ensuite, la nuit est tombée.  
Il y eut donc deux dieux.  
Puis, j'ai eu faim.  
Les dieux se sont encore scindés.  
A présent, je suis entouré de dieux  
Et chacun d'eux s'oppose à celui qui l'a engendré  
Dont il ne reste que la blastula.  
Mais cela ne se saura pas.  
Personne ne veut le savoir  
Et chaque dieu, d'une puissance limitée et trouble,  
S'oppose aussi bien à ses voisins, à soi, qu'à celui qui  
l'a engendré.  
Ainsi, engendre  
Et contribue au bruit qui est le seul régent de l'univers  
et engendre la faim, les dieux, le temps  
Et tout ce qui est nécessaire au temps :  
La différenciation et la dissociation,  
La position assise et la parole.

J'ai blasphémé contre le voisinage.  
A présent, voici que le jardin est étroit.

## Oratorio

La dernière ligne fut écrite.

Un mot après lequel on attend le silence, cependant, se transforma à sa dernière syllabe en un incontestable brouhahas, alimenté par des clameurs irrégulières mais puissantes, qui donnaient à penser que, là où ne se bousculaient que des crayons, des feuilles de papier et des équerres, des règles, des compas, tout au contraire, on existait.

Victorieux, l'orateur remua plus vigoureusement les lèvres et provoqua un tremblement de terre. Il eut la vision des immeubles de la ville s'effondrant, des nuées de cadavres étaient absorbés par la terre, des prières de dernière minute s'élèvent, aussitôt tranchées dans leur élan par la chute d'une pierre, par l'ouverture d'une plaie au sol. Et la vision s'accumula dans son esprit, le terrassant.

Il se releva et, retournant la feuille où était inscrit son discours, il la tint devant lui un moment et y plongea le visage. Alors, il dansa en vociférant et provoqua une apocalypse mineure dont, à ma connaissance, personne n'eut jamais conscience. Est-ce à dire qu'elle n'eut aucune survivance, qu'elle resta sans prise sur le monde ? Certainement, la fenêtre de l'appartement où vivait l'orateur donnait sur une cour où des enfants jouaient. Eux non plus n'entendirent rien.

## Nos aventures (2)

Je suis sans origine,.

Ma conscience est limitée par une absence de souvenirs qui seule en moi se perpétue.

Je vois, j'entends, etc. Mes sens, cependant, tendent à se confondre. Je pourrais fort bien troquer les uns contre les autres. Je suis un jongleur. Mais je ne jongle qu'avec l'immobilité. En fait, je marche. Et chacun de mes pas résonne.

Pas en moi : dehors.

Leurs vibrations se maintiennent ou elles se rappellent à moi. Sans quoi, si je venais à les croiser, elles me seraient égales. Non : je m'en méfiera, plutôt.

Je me méfie de tout. Car ce qui vit m'est étranger. Je me rassure en imaginant des circuits. Je veux que tous mes mouvements se répètent par cycles. Mais je les limite au maximum. En conséquence, mes cycles gestuels sont toujours très, très longs à se renouveler, ce qui m'inquiète nécessairement et très rapidement. Je vis, jusqu'à leur dénouement, dans l'angoisse la plus insupportable.

L'angoisse seule, finalement, se renouvelle. Car je suis sans mémoire, je ne puis discerner le termes de mes cycles. Parfois, on me dit que je me répète. Ce qui me rassure un peu, très peu.

Car une seule répétition n'annonce pas nécessairement un cycle.

Or, voici que personne ne veut m'aider à contrôler la régularité et le complet déroulement des cycles que je mets en oeuvre. J'ai eu beau proposer d'importants salaires, des avantages considérables, j'ai eu beau faire valoir la portée historique d'un tel travail, les gens sont impatients, inconséquents.

C'est pourquoi j'ai renoncé à me rassurer quant aux remous de l'extérieur. A présent, mon état d'esprit est bien plus radical: ce que je vois n'existe pas.

## Jeux d'oeil

Un homme et une femme s'entretiennent. Ils ont l'air fier, par-delà leur voix allemande, par-delà l'intrigue qui les lie, car ils savent que, de l'anecdote qui les sécrète, ils fondent une histoire. Dans une certaine mesure, ils la tiennent pour leur.

Lui, c'est un policier ou, plus exactement, un inspecteur. Il n'a pas choisi de venir, c'est son métier qui le lui a ordonné. Il ne serait pas venu de lui-même, pour la simple raison qu'il ne connaissait pas cette femme. Accessoirement, il est marié, et son épouse, à ce qu'il dit, lui est fidèle.

Quant à elle, c'est (comme on dit) une femme de peu de moralité. Elle est assez jolie. Si elle est divorcée, ce n'est pas par infidélité, ce n'est pas de sa faute presque. C'est surtout que son mari sombrait dans l'alcoolisme. Il était devenu méchant, cruel, et la stupidité l'avait gagné, comme un cancer se généralise. Avec lui, elle a eu deux enfants. Deux filles qui, la nuit précédente, ont disparu. Un drame. Elle a tout d'abord soupçonné son mari, dit-elle, mais pour une raison que l'on n'expliquera pas, ce ne peut être lui.

Il y a une grande part de cruauté dans ce récit. Le film s'écoule, en noir et blanc, à moins que ce ne soit le téléviseur lui-même. Comme on le sait, il est défectueux. La part de cruauté est vérifiable, on ne sait trop pourquoi, dans la forme requise par le film : un huis-clos.

Des silences nombreux. Une constante ambiguïté. Une heure tardive, à laquelle immuablement est diffusé le film.

Soudain, je ne le regarde plus. Il n'y a personne avec moi, je parle. J'interroge. Je cherche, dans mes tiroirs, dans la bibliothèque, les enfants de l'héroïne. La télévision n'a pas cessé mais j'ai anéanti le son. Ma voix résonne suffisamment fort pour qu'on n'entende qu'elle. Pourtant, je jette au sol tout ce que je possède. Dehors, il y a un rassemblement. On n'a jamais vu un voisinage aussi nombreux ! Et tous parlent, tous se reconnaissent. Ils se sont déjà vus quelque part.

Il y a des scènes qui se créent, spontanément, des effusions de toute sorte. Une vraie euphorie qui illumine le quartier. Ainsi, armé de mon fusil, j'ai tout le voisinage en joue.

Le film entre aujourd'hui dans une partie plus complexe, plus feutrée aussi, moins visiblement violente. L'homme et la femme, bien sûr, sont toujours aussi seuls. A présent, il est persuadé que c'est elle qui a tué ses enfants. Et il a apporté leurs corps, qu'on ne voit à aucun moment. Il les a posés, sans délicatesse, sur la table du salon. Dans la scène suivante, ils dînent tous deux côte à côte. En tête à tête aussi, car ils ont installé un grand miroir où ils se regardent mutuellement. Il y a des chandelles. Tout est fait pour que ce dîner soit perçu comme un rituel. On ne sait pas ce qu'ils mangent. Il y a des chandelles, mais elles sont posées à même le sol, où gisent des photographies où l'on voit les enfants, et ces photographies sont dévorées par d'épaisses flaques de cire.

Les chandelles sont mourantes, n'éclairent que les pieds des deux protagonistes, ce qui confère à la scène un certain pourcentage d'érotisme, accru par le dialogue entre l'homme et la femme, de plus en plus audible car ce dialogue était inscrit en moi. J'ai moi aussi dansé dans un de ces bars à buste nu qui sont, finalement, l'élément le plus important du film. Je regarde mes pieds, et je les perce à l'aide d'un trombone chauffé à la flamme d'une bougie achetée la veille. Un trombone déplié dont j'use comme d'une baguette de chef d'orchestre.

L'homme et la femme se dessaisissent l'un de l'autre. Après un long silence, ils rient. Et ils s'embrassent de nouveau avec vigueur et enthousiasme.

## Cosmos 55

Je suis sans origine. C'est ici que se féconde ma gloire.

Mais je n'ai pas commis de crime, vos yeux, ma peau sont également lisses. Mon parfum est léger et ma parole est douce.

Me voici sans parents ni amis.

Mais mon amour est grand, il équivaut pour tous.

Je suis sans origine. Je n'ai ni origine sociale, ni ascendance généalogique. Je n'ai rien vécu et, de toutes façons, je n'ai pas de mémoire. Pis! On ne garde aucun souvenir de moi et de mes faits et gestes... et pourtant, j'agis. Et combien ! Je suis un vrai glaive.

Je m'abats, je disperse les familles, je divise les amants, je fâche les amis, je provoque des guerres, des cataclysmes, simplement par la parole. Je souris et l'on m'aime. Et cet amour est plus puissant que toute autre force car on ne connaîtra absolument rien de moi.

On m'aura oublié, en sorte que je ne serai ni une figure, ni un quelconque dogme... Et l'amour vain qui me sera porté se transformera en des énergies pures et contraires.

Je suis un ange. Irresponsable, je provoque toutes les convulsions de votre histoire et de celle dont vous ne gardez aucun souvenir.

Et je vous crie : « Dévastez, consommez, croissez ! » et je n'aurai de cesse...

## **Jeux d'oeil (II).**

Cet homme et cette femme ont l'un pour l'autre un profond mépris. La distance qui les sépare, tout ce qui les oppose, se trouvent symbolisés par leur situation sociale respective. Lui est commissaire, avec pour mission de faire régner la loi. Quant à elle, elle danse dans un night-club. Sa nudité est requise presque chaque soir. Et son métier la met en marge de la société. Avec un tel statut, peut-elle être une bonne mère ? Il apparaît très vite, à travers leur dialogue, qu'il s'agit pour elle de vivre en toute indépendance. Eh bien! La mort de ses deux filles n'est-elle pas une étape dans l'acquisition de son indépendance ? Une danseuse nue peut-elle être une bonne mère ?

Tout ce qui les oppose les attire indubitablement. Cet homme est marié, il a, lui aussi, deux enfants, et une épouse qui apparaît en filigrane comme une mère silencieuse, lisse, sur laquelle il glisse et qui n'a pas d'odeur. « Elle ne m'a jamais trompé ! », affirme-t-il tandis que sa certitude s'effiloche. Mais lui ? Voici plusieurs jours qu'il interroge la mère morte (ils se traitent, tout le long du film, de cadavre mutuellement) alors que son métier ne l'y oblige en rien.

## L'Amour

Cet être allait mourir. On eut dit une femme, en d'autres temps. Mais sa description très détaillée de l'apocalypse lui avait gagné l'estime du village tout entier. Ses prophéties faisaient force de loi. Le maire élu démocratiquement lui avait abdiqué tout ses pouvoir. Mais elle allait mourir. On le sut quand ses enfants, l'un après l'autre, apparurent dans le village et prirent chambre à l'auberge.

De chaque côté du lit, le frère et la soeur écoutaient ses paroles, ses soupirs, sa respiration, tout en se dévorant des yeux. « Nous voici replongés quelques siècles en arrière », dit le garçon à la peau de la jeune fille qui souriait indubitablement. Elle éteignit une bougie car la vieille femme, qui n'avait cessé (et, peut-être, ne cesserait plus) d'émettre ça et là des râles ponctuels et des frémissements silencieux, s'était endormie, les laissant seuls avec leur désir.

## **Le Jugement de rien**

Lorsque les flammes eurent totalement pris possession de la villa Guermynthes, le policier Hector, présent dans toutes les chambres, se solidifia pour affronter le feu, qu'il connaissait. « Réveillez-vous, lui dit-on, c'est ici que commence le jour. » Et, malgré la fatigue, il se sentit très impressionné.

## **La liberté imprescriptible.**

Le besoin que j'avais ressenti en fin de matinée s'était graduellement accru, et de léger s'était fait oppressant. Aussi le jet que je tentais de retenir depuis tout à l'heure avait-il fini par me casser un corps que j'avais maintenant en deux morceaux ; je devais marcher les jambes toutes raides, presque comme un soldat russe qui passerait en revue.

Tous mes déplacements de la journée je les avais effectué ainsi, homme plié par le besoin, et c'est seulement parvenu au seuil de cette maison que j'avais retrouvé l'espoir de pouvoir enfin me soulager. A peine m'étais-je présenté à lui que j'avais demandé au domestique de m'indiquer le lieu où je retrouverais ma liberté. Il m'indiqua un escalier : « C'est la porte en face. », me répondit-il, en deux morceaux de phrase. Je le remerciai en courant presque dans un escalier à vis dont je reparlerai plus loin car, ce que je ne remarquai alors pas, il y avait là un rare ouvrage d'art qui devait me donner les clefs de certaines énigmes dont, si le sort me permettait de traverser à nouveau le fleuve, la mer, qui m'avait fait accéder en Myrolésie, je pourrais reconstituer les éléments. Pour l'heure, il me fallait parer au plus pressé ; j'ouvris la porte de gros bois et me plantai, heureux, éprouvant, pour la première fois depuis une époque dont j'avais pu presque palper chaque instant, ce bonheur qui ne tient qu'à la pression libérée, un bonheur pur et que tout un chacun éprouve, dans sa vie, ce qui lui confère un pouvoir de sujétion plus grand encore, ou regretté lorsque l'appareil se détraque, ce qui est fréquent chez les vieilles personnes.

Le jet dura des heures ; c'est du moins ce qu'il me sembla, et tandis que je l'écoutais les bruits de toute la maison m'emplirent le crâne ; en bas, un poste de télévision diffusait quelque chose comme un magazine politique, et un débat d'alliances entraînait

deux hommes politiques d'envergure ; à l'étage supérieur, c'était une radio qui diffusait de la musique du XIXe siècle, d'abord une sonate de Beethoven. Je reconnus d'abord le langage qui montait depuis le rez-de-chaussée, puis la musique faite d'envolées successives, mais de faible étendue en somme, et dont toute la force provenait précisément de cette succession enchevêtrée de phrases ascendantes, parfois réfléchies par des motifs très brefs, qui contractaient en eux le mouvement général de ces phrases mélodiques et venaient s'y incruster, comme de petits bijoux dans une ceinture de cuir, sur un corps dont le ruissellement de peau serait rendu spécialement remarquable, moins par le cuir tendu à même la peau, que par l'illusion des bijoux comme plantés à même la peau, et qui apparaîtraient dès lors les pores illuminés de cette peau respirante.

A nouveau, je le sentis, j'étais dans l'illusion de l'épaisseur, et cette fois c'était l'air autour de moi qui avait pris cette consistance, tandis que progressait le débat entre les deux hommes politiques, vers une violence verbale hallucinée, au point que des rats vivants en viendraient à un moment à sortir de la bouche des hommes, puis des bras entiers et vindicatifs, armés de machettes, qui transperceraient les spectateurs, etc.